**Un Dieu qui se révèle
Cours 5 – février 2024**

**Dieu se révèle dans les Saintes Ecritures**

Nous pouvons maintenant aborder le statut des Saintes Ecritures, sans risque de les confondre avec l’original de la Révélation qui est le Christ. Car c’en est le "précipité", l’écho irremplaçable, la trace précieuse, qu’aucun autre document écrit ou oral ne peut prétendre égaler. Les médiations ne se superposent pas : elles n’ajoutent rien, elles sont seulement le moyen concret d’accéder à la totalité de la figure. "Toute l'écriture est inspirée de Dieu et utile pour enseigner, réfuter, redresser et apprendre à mener une vie conforme à la volonté de Dieu" (2Tm 3,16). La Bible est une collection de livres, une bibliothèque, et il vaut mieux parler des Saintes Écritures. Nous allons aborder plusieurs questions : pourquoi un canon des Ecritures ? quelle est la véracité des Ecritures Saintes ? que veut-on dire quand on parle d’Ecriture inspirée ? Comment lire la Bible, l’interpréter ?

1. **Pourquoi la Bible ? Naissance du canon**
* **Pas d’Alliance sans charte**

Le récit de la conclusion de l’Alliance, en Ex 24, parle de la manière dont les Paroles de Dieu sont conservées pour être transmises, elles sont « mises par écrit » par Moïse (v. 4), c’est le « Livre de l’Alliance » (v. 7), juste après il est question de « tables de pierre » (v 12) que Dieu lui-même donne à Moïse, et qui sont déjà toutes inscrites (ceci est développé surtout en Ex 32). Il s’agit de deux présentations parallèles qui ont en commun la volonté de marquer la base objective sur laquelle repose l’Alliance. Même si nous sommes dans une civilisation où l’oral est premier, on y voit la volonté de garder précieusement les paroles reçues par Moïse et la trace des hauts-faits de Dieu. Exode 32-34 dramatise la remise des tables de la Loi : les premières tables (écrites « du doigt de Dieu » Ex 31, 18, « écrites des deux côtés, sur l’une et l’autre face » Ex 32,15) sont brisées, à la suite de l’infidélité du Veau d’Or et Moïse doit remonter sur la montagne, porteur de nouvelles tables, « semblables aux premières » (Ex 34,4), et y inscrire lui-même les paroles entendues de Dieu, les « paroles de l’Alliance », les Dix Paroles (allusion probable au Décalogue). Là où les premières tables étaient œuvres divines, les secondes incluent la médiation humaine.

Au moment de l’installation en Terre Sainte, quand l’Alliance est solennellement renouvelée à Sichem, Josué transcrit les stipulations adoptées « dans le live de la Loi de Dieu » (Jos 24,26) et dresse ensuite une stèle qui est comme un "témoin", rappelant au peuple ses engagements (Jos 24,27).

Sous le règne du roi Josias (vers 622), on retrouve dans le Temple de Jérusalem le « livre de la Loi », sans doute une version du Deutéronome apportée par les exilés du nord, et constatant qu’on n’est pas fidèle à ses prescriptions (sans doute en matière de culte) et, après une lecture solennelle faite par le roi, on renouvelle l’Alliance (2R 22-23).

Une assemblée de ce type a lieu au retour de l’Exil, conduite par le prêtre Esdras (Ne 8-9), la Loi qui est lue est sans doute bien plus développée et comprend maintenant l’ensemble du Pentateuque, une traduction araméenne est prévue, car l’hébreu n’est plus compris de tous.

A partir d’Amos, les prophètes non seulement parlent, mais écrivent ou dictent leurs oracles, qui circulent sous forme de livrets plus ou moins longs (livre de la consolation de Jérémie, prophéties du Serviteur...). Des collections sont ainsi constituées, qui traversent l’histoire et sont peu à peu méditées et amplifiées (ainsi Daniel qui médite sur la prophétie de Jérémie, cf. Dn 9,2).

* **Des collections qui se forment**

La constitution des grands ensembles qui composent maintenant l’AT se fait très progressivement, mais sans doute l’Exil a-t-il précipité les choses, dans la mesure où il est important de garder un lien avec l’expérience antérieure, au moment où on perd la Terre, le Temple et la royauté davidique. La constitution du Pentateuque (les cinq livres de Moïse) est sans doute chose faite peu après le retour de l’exil, il s’agit de la réunion de traditions sans doute longtemps dispersées, autour d’un double fil conducteur : la tradition deutéronomique qui, peut-être venue du nord, s’est implantée à Jérusalem dans le milieu des dignitaires de la cour et la tradition sacerdotale, issue du milieu du Temple.

La compilation des écrits prophétiques est sans doute plus récente, elle inclut des textes divers (qui vont même en se multipliant, par addition de textes inspirés des anciennes prophéties, c’est le phénomène "intertestamentaire"). Le groupe des douze petits prophètes qui inclut des textes largement postérieurs au retour d’exil (comme la deuxième partie de Zacharie) n’a pas pu être constitué avant le 3e siècle (il en est question dans Si 49,10). La collection des autres écrits (historiques, philosophiques, poétiques ...) se forme par addition progressive, c’est là que l’écart est le plus grand entre le texte hébreu aujourd’hui utilisé par la synagogue et la traduction grecque des Septante (d’où la différence entre nos Bibles et celles des protestants).

Les récits évangéliques, porteurs de l’expérience que les Apôtres ont faite de Jésus, sont assez vite valorisés, voire sacralisés. Leur rédaction primitive est peut-être en hébreu ou dans une autre langue sémitique (araméen, syriaque). Cela n’a pas empêché qu’ils soient traduits assez vite en grec et dans la plupart des langues utilisées à l’époque (latin, copte, araméen ...) et que l’original soit oublié. De même les lettres des Apôtres, celles au moins qui se sont conservées, ont dû être gardées pieusement par les communautés qui les avaient reçues puis copiées au profit d’autres. « Faites-en sorte qu’on la lise aussi dans l’Église de Laodicée ; lisez aussi vous-mêmes celle qui vous viendra de Laodicée. » (Col 4,16). L’usage de ces textes (évangiles et épîtres) dans la liturgie est attesté au moins depuis Justin, qui d’ailleurs ne parle pas d’Ecritures à leur propos, mais de « mémoires des Apôtres ».

* **Une canonisation audacieuse**

C’est sans doute l’usage liturgique qui a entraîné la nécessité d’une clarification : qu’est-ce qui a autorité dans l’Eglise ? Quel est le statut de cet ensemble de textes qu’on s’accorde à attribuer aux Apôtres ? Nul ne nous renseigne sur l’autorité qui a décidé de rassembler le tout dans un nouveau « canon » des Ecritures, mais vu l’enjeu de cette décision audacieuse, il semble que seul le successeur de Pierre ait pu avoir le poids suffisant pour l’opérer. Certes, il reste longtemps quelques incertitudes sur les limites du canon (l’Apocalypse n’a pas tout de suite été admise par certaines églises, certains textes comme la Didachè y ont parfois été inclus). Mais l’ensemble a néanmoins très vite constitué un corpus de textes auquel tout le monde se réfère. Dès les lettres d’Ignace d’Antioche au début du 2e siècle, les écrits johanniques et pauliniens, sans parler des évangiles synoptiques, figurent à égalité parmi les références. Les écrits apocryphes, souvent plus récents, après le 2ème siècle, ont été écartés. Le christianisme, en se fondant sur une référence constante aux écrits juifs, a en premier défini un "canon", pris pour l’essentiel aux textes retenus dans la traduction grecque des Septante (3ème siècle avant JC), qui peut être considéré comme un premier canon, indirectement. C’est seulement au 16e siècle qu’un document conciliaire fixe la liste aussi bien pour l’Ancien que pour le Nouveau Testament (Concile de Trente, 1546).

On demeure étonné de l’audace et de la justesse de cette décision : 1/ dans la phase de sélection, il a fallu séparer le bon grain et l’ivraie et conserver cela seulement qui venait de la tradition primitive, en écartant les amplifications pieuses et les spéculations plus ou moins hérétiques et la valeur du résultat n’est plus à démontrer ; 2/ dans le regroupement, il s’agissait de mettre ensemble des textes apparemment disparates et même contradictoires, en faisant fond sur leur cohérence profonde autour de la personne de Jésus. C’est un véritable acte du magistère de l’Eglise et peut-être le plus grand.

* **Le sens du plan des Ecritures Saintes**

Lorsqu’ils ont cherché à définir la limite des Ecritures après la destruction du Temple en 70, pour faire pièce aux prétentions des chrétiens, les juifs se sont arrêtés à un corpus de 24 textes, répartis en trois ensembles : Torah, Prophètes, Ecrits, plan centré sur les écrits de Moïse, du plus important à ce qui a le moins de valeur.

Le plan des chrétiens est le Pentateuque (=Torah), les livres historiques, les sagesses, les prophètes qui ouvrent sur la venue du Messie puis les évangiles, les Actes et les lettres, et l’Apocalypse, selon un plan linéaire centré sur le Christ et orienté vers son retour.

La Révélation est close avec l’Ascension du Christ. La clôture du canon est liée à cet évènement. Les Actes des apôtres permettent de montrer l’ouverture du christianisme au monde entier, avec le déplacement à Rome. Cet élargissement du Peuple de Dieu aux nations fait partie de la Révélation. D’ailleurs, les Actes des Apôtres se terminent au beau milieu d’un récit !

1. **Les Saintes Ecritures, inerrantes et inspirées**
* **Toute l’Ecriture est pour notre instruction :**

Tout est vrai dans les écritures. Dieu y a dit tout ce qu'il voulait dire et rien que ce qu'il voulait dire. Pour Vatican II, l'Ecriture n'est pas vraie sous n'importe quel rapport mais dans ce qu'elle a voulu dire. L’assistance du Saint Esprit garantit l’inerrance (l’absence d’erreur) des Ecritures. Les livres saints sont donnés par Dieu pour nous faire grandir dans la foi et non pour satisfaire notre curiosité. Il ne s’agit pas d'une œuvre historique ou géographique (la taille de Ninive était inférieure au 16ème arrondissement!). La vérité dépend de l'importance que l'auteur y attribue : par exemple, l'auteur de Tobie ne vérifie pas que le trajet ne peut pas être de 3 jours car ce n’est pas important pour lui. Quand l'histoire est un fondement du message divin, elle est plus véridique. Dieu est le créateur de toute chose et nous dit ce qui nous est nécessaire pour aller au ciel. L'exactitude scientifique ne dit rien de notre manière de vivre ; les Ecritures Saintes nous donnent assez de lumières pour nous faire croire et pas trop pour laisser la place à la foi.

Les affirmations étranges ou troublantes de certains passages de l’AT doivent être situées dans une histoire, où Dieu développe progressivement sa pensée, en écartant d’abord certaines erreurs (d’où la polygamie tolérée pour assurer la succession des patriarches et valoriser la transmission héréditaire ; ou les affirmations négatives sur la survie après la mort, pour écarter le rêve d’une prolongation post mortem du statut d’ici-bas).

Les prophéties sont consignées pour en constater la réalisation. Il est essentiel de pouvoir vérifier dans la suite de l’histoire l’accomplissement des prophéties, c’est un signe de la véracité du prophète (cf. Dt 18,22) et une occasion de relancer l’espérance.

Seul Jésus est "inerrant", seul le Christ met un sceau d'inerrance au canon : c'est à la lumière du Christ vivant qu'on peut parler d'inerrance de la Bible.

* **« Toute Ecriture est inspirée de Dieu » (2 Tm 3,16)**

Textes inspirés ou auteurs inspirés ? Il ne s’agit pas d’un véritable auteur qui agirait sous la dictée (contrairement au Coran). Dieu utilise le style et la personnalité de l'auteur. Il y a de la pâte humaine, même dans les évangiles. Par exemple, Matthieu a apparemment des comptes à régler avec les médecins (cf femme hémorroïdaire). Les rédacteurs utilisent différents registres littéraires, qui ont chacun leurs limites, que le Saint Esprit respecte : une épopée n’est pas un chronique ; un poème d’amour n’est pas un traité de morale…

Etant donné que les livres de l’AT ont été écrits entre -700 et -100, certains livres ont été écrit par plusieurs. Ainsi il y a au moins 3 auteurs pour le livre d’Isaïe. Pour le NT, c’est plus concentré (1Th autour de 50 et Ap, maximum 90). Il y a parfois des relectures avec des incises (changement d’interlocuteur dans le Psaume 49 "je n'ai pas besoin de sacrifices ... mais à l'impiété Dieu déclare"). Certaines choses ne sont mises en valeur que dans certaines traductions. Ainsi la traduction « Voici que la vierge est enceinte » (Is 7,14) est la traduction grecque des Septante, probablement fruit d’une tradition ancienne, alors que le mot d’origine était plutôt « une femme merveilleuse ».

L’inspiration de l’Ecriture n’est pas d’abord celle d’un texte, mais celle de tout un processus qui inclut :
- l’auteur inspiré (appelé parfois hagiographe), prophète, sage ou apôtre, la Révélation est passée d’abord par le creuset d’une intelligence humaine qui a reçu la Parole de Dieu, non comme une dictée littérale, mais comme une lumière peu à peu comprise et approfondie ;
- la réception qui en a été faite par des représentants du Peuple de Dieu (Israël puis l’Eglise), qui y ont perçu une Parole de Dieu, qui en ont préservé le dépôt et souvent lui ont donné forme ;
- la transmission sur plusieurs générations, avec des relectures, parfois des amplifications (comme on le voit pour les prophètes comme Isaïe ou Zacharie), parfois aussi des traductions (comme ce fut le cas avec les Septante que les Pères de l’Eglise considèrent comme inspirée) ;
- la canonisation, qui isole ce texte par rapport à d’autres productions, même très valables, qui en a assuré l’insertion dans un ensemble, et qui en a retenu une orientation principale.

L'inspiration n'est pas le fait d'un homme qui traiterait la matière et la finaliserait. Il y a là plusieurs maillons de la chaîne d'écriture du peuple de Dieu, priant et agissant à plusieurs. Aucun des auteurs ne se reconnaît auteur ou le revendique, il se met au service de Dieu et montre la cohérence avec le reste.

L’inspiration signifie que le Saint Esprit a "parlé" par tous ces textes, que nous ne pouvons en isoler une partie comme plus valable qu’une autre (le canon dans le canon), comme l’ont fait différents hérétiques (Marcion écartant tout ce qui est judaïque, Luther traitant Jacques d’« épître de paille » et rejetant les écrits « deutérocanoniques » comme 1 et 2 M, Jdt, Tb, Si). Les textes inspirés ont une orientation, une intention, celle de révéler Dieu. « Et, partant de Moïse et de tous les Prophètes, il leur interpréta, dans toute l’Écriture, ce qui le concernait » (Lc 24,27). L'écriture est inspirée car elle est inspirante.

* **Un corps vivant, à l’image de la pédagogie divine et de l’Incarnation**

L’Église est construite sur l'enseignement des apôtres et dans la forme qu'ils lui ont eux-mêmes donnée. Ce sont les mêmes qui ont gouvernés l'église et qui nous ont raconté le Christ. Il n’y a pas eu des additions ou un enrichissement, il n'y a pas de progrès dogmatique, mais un développement homogène de la Révélation, un déploiement comme en mathématiques où on déploie toutes les décimales, tout ce qui est virtuellement compris dans la fraction initiale. Le développement de la Révélation dans la Bible est celui d’un thème qui s’enrichit de lui-même, en se chargeant peu à peu d’harmoniques nouvelles. La foi se développe comme un organisme vivant. L'Eglise a permis la continuité de la vérité, elle la garantit. L'écriture qui aurait autorité par elle-même n'a pas de sens. L'église se nourrit de l'écriture et dit qui est l'écriture. L’Église est l’exégète autorisé grâce à la continuité apostolique et au Saint Esprit. L'Eglise nous donne l'herméneutique i.e. la clé de lecture. Elle se soumet à la Parole de Dieu et non au littéralisme biblique. L’Eglise est l’Epouse et comprends mieux ce que dit l’Epoux.

La Bible est donnée dans le temps, elle n’est pas donnée d’un seul bloc, elle suit la pédagogie de Dieu, elle s’adapte aux lecteurs de son temps. Les auteurs, tout comme Jésus, parlaient avec ce qu'ils percevaient avec leur 5 sens, avec leur histoire et la connaissance de leur temps (cf. approche phénoménologique et non omniscience). La Révélation est même limitée à nos capacités : « J’ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais pour l’instant vous ne pouvez pas les porter » (Jn 16,12). L'Ecriture aussi subit le principe kénotique comme la Parole vivante, Jésus-Christ.

Le paradoxe entre la clôture du canon et l’ouverture sur notre temps et la fin des temps n’est qu’apparent car il y a continuité du processus. Même s'il n'y a pas de nouvelle révélation objective après l'ascension, il y a une histoire et cette histoire n'est pas seulement intéressante en tant que contenu mais aussi par le processus qu'elle révèle, l'histoire elle-même : Dieu parle dans l'histoire (Lubac)

« Arrachée à l’ensemble vivant des multiples facteurs traditionnels gardés et transmis par la conscience de l’Eglise, toujours en éveil, toujours active, la Bible deviendrait incompréhensible. La Bible doit toujours être replacée, ou plutôt maintenue, dans son atmosphère propre, dans son milieu vital, dans sa lumière native. C’est la Bible et rien que la Bible, mais la Bible toute entière, et non pas dans sa seule lettre, mais avec l’Esprit qui l’a dictée et qui ne cesse d’en vivifier la lecture. C’est donc dans l’Eglise, corps de la vivante Parole de Dieu faite chair, que la Parole, jadis inspirée à des hommes de chair, demeure Esprit et vie. La Tradition catholique ainsi, loin de faire échec, comme on le croit trop souvent, à l’importance unique de l’Ecriture Sainte, lui garde toute sa valeur, parce que tout son sens. » (Louis Bouyer – *La Bible et l’Evangile*)

1. **Comment lire les Saintes Ecritures ?**
* **L’herméneutique, science de l’interprétation pour aujourd’hui**

Plusieurs écueils à éviter : 1/ le fondamentalisme ou concordisme (concordance entre les textes bibliques et les données scientifiques) : tout est matériellement vrai, chaque phrase est vraie historiquement, géographiquement, scientifiquement et spirituellement (cf témoins de Jéhovah, certains juifs, les évangéliques). C’est en fait déjà une interprétation car elle interprète comme vrais des détails qui ont été mis par l’auteur sans plus d’intention. Le risque est de fixer les choses et de les regarder comme un objet mort, alors que c’est du vivant. 2/ la contextualisation : remettre tout au niveau de l’auteur et de ses interlocuteurs de l’époque. Le risque est la déconstruction, des expériences sans sens, sans orientation, sans impact pour l’avenir et donc aussi un objet mort. 3/ le fidéisme ou symbolisme : la bible n'a qu'une portée spirituelle et n’a rien à voir avec la science, l’interprétation est existentielle ou symbolique.

En fait ces écueils se retrouvent dans la réflexion sur les deux natures du Christ :
 - séparation : tout est humain, toutes les affirmations sont liées au contexte, les auteurs parlent sous leur responsabilité propre ;
- confusion : tout est divin, même le nombre des lettres, même les coquilles sont révélées, tout est à prendre au pied de la lettre.

La voie médiane est celle de St Thomas d’Aquin : qu’est-ce que l’auteur a voulu dire ? par sa langue, son message, son intention, le genre utilisé (précision pour un livre historique, méditation pour un conte) … « Dans l'Ecriture, les choses divines nous sont transmises selon le mode dont les hommes ont coutume d'user. » (Commentaires *ad Hebr*). Saint Athanase le disait déjà : « Ici, ainsi qu'il convient de faire dans tous les autres passages de la Sainte Ecriture, il faut observer à quelle occasion l'Apôtre a parlé, remarquer avec soin et impartialité à qui et pourquoi il a écrit, de peur qu'en ignorant ces circonstances ou les comprenant autrement, on ne s'écarte du véritable sens » (*Contra Arianos*). Les matériaux utilisés sont les éléments culturels dont il se sert pour s’engager sur la véracité. Ainsi le chapitre 1 de la Genèse ne cherche pas à nous faire connaître la succession des ères géologiques, mais à montrer que Dieu, seul maître de la création, dispose tout avec ordre et méthode, pour aboutir au fleuron de son œuvre : le couple humain.

Il y a 4 niveaux de lecture qui s’enrichissent mutuellement mais ne sont pas tous applicables partout : littéral (et donc aussi théologique), typologique (rapprochement avec Jésus-Christ), tropologique (sens moral) et eschatologique. Le pape Pie XII dans l’encyclique Divino afflante Spiritu insiste, dans la continuité avec ses prédécesseurs, : « Les exégètes doivent mettre le plus grand soin à découvrir ce sens littéral des mots au moyen de la connaissance des langues, en s'aidant du contexte et de la comparaison avec les passages analogues ; toutes opérations qu'on a coutume de faire aussi dans l'interprétation des livres profanes, pour faire ressortir plus clairement la pensée de l'auteur. » « Qu'ils s'appliquent d'une manière toute particulière à ne pas se contenter d'exposer ce qui regarde l'histoire, l'archéologie, la philologie et les autres sciences auxiliaires ; mais, tout en alléguant à propos ces informations, pour autant qu'elles peuvent aider à l'exégèse, qu'ils exposent surtout quelle est la doctrine théologique de chacun des livres ou des textes en matière de foi et de mœurs. »

La Bible est polysémique : ainsi, le mot « chair » ou « justice » ou l’évolution des concepts « Peuple de Dieu », « Règne de Dieu » ou « Roi », et donc la recherche du sens spirituel, d’un sens "caché" des Ecritures doit respecter le sens littéral et le prolonger, car, au cœur même de la révélation reçue au départ, se trouve déjà le plus spirituel (Dieu se révélant à Abraham dans l’hospitalité donnée à trois étrangers en Gn 18).

 « L’exégèse chrétienne, l’exégèse vraiment théologique, part de l’unité de la Parole de Dieu que l’Eglise seule garde à jamais vivante dans sa tradition. Mais elle n’a rien à exclure pour cela des travaux critiques et des résultats les plus solides qu’ils ont produits. Bien compris, ces derniers ne peuvent que l’aider à retrouver à travers la Bible la continuité d’un même dessein de salut et de rédemption. Elle ne confond donc pas l’Ancien Testament avec le Nouveau. Mais elle ne les sépare pas davantage. Elle discerne un certain symbolisme dans l’Ecriture, le symbolisme d’une évolution des réalités et des notions religieuses. » (Louis Bouyer – *La Bible et l’Evangile*).

* **L’unité entre l’Ancien et le Nouveau Testament autour du Christ**

Comme le dit la Constitution Dei Verbum de Vatican II (1965) : « Inspirateur et auteur des livres de l'un et l'autre Testament, Dieu les a en effet sagement disposés de telle sorte que le Nouveau soit caché dans l'Ancien et que, dans le Nouveau, l'Ancien soit dévoilé » (citation de saint Augustin). Non que le Nouveau soit la réalisation de l’Ancien, c’est le Christ qui accomplit les Ecritures, lui, vers qui tendent toutes les figures de l’AT, le NT quant à lui, nous donne l’écho le plus direct et le plus autorisé sur le Christ. Le Christ est donc placé entre les deux Testaments, annoncé dans l’un, donné dans l’autre.

Pour Paul, comme pour tous les auteurs du NT, les formules « comme il est écrit », « selon les Ecritures » ne peuvent s’appliquer qu’à ce que nous appelons l’AT. C’est là que sans cesse ils puisent leurs références. Ils ont conscience que le Christ a accompli les Ecritures, et n’ont pas la prétention d’élever un nouveau corpus, complémentaire, et encore moins rival, de l’ancien. Il y a une Nouvelle Alliance, mais pas besoin d’un nouveau « Testament » (c’est le latin qui forge par la suite cette expression, pas très heureuse car insistant sur l’aspect légal et de mémoire, alors que le grec n’a que diathékè, qui signifie d’abord : alliance).

« Chaque notion de l’Ancien Testament révèle seulement dans le Nouveau ce dont elle est pleine, aux yeux de la foi, en vertu du dessein de la Sagesse divine. La Parole divine amène peu à peu nos esprits de la terre jusqu’au ciel, en même temps que son souffle créateur emplit peu à peu la terre même des réalités les plus célestes. Ce point de vue dynamique et vitaliste de l’exégèse théologique véritable nous permet, sans rien fausser à la réalité, mais au contraire en la voyant toujours dans la plénitude de son devenir, d’éclairer l’Ancien Testament par les lumières du Nouveau. En retour, il ne nous met pas moins à même de comprendre le Nouveau par ses préparations providentielles dans l’Ancien. Nous découvrons la continuité et l’unité, en même temps que le caractère de création perpétuelle de l’histoire, de l’histoire sainte, c’est-à-dire de l’histoire où c’est Dieu qui agit. » (Louis Bouyer – *La Bible et l’Evangile*)

Chaque livre biblique renvoie aux autres, et ne se comprend que dans le tout. C'est dans un peuple, une histoire que Dieu se révèle, Dieu a donné sa parole et a voulu un "lieu favorable" pour la porter. La Bible est comme un tout organique. Comme dans un corps, on ne comprend l’utilité, la raison d’être de chaque membre qu’en rapport avec le tout.

* **Toute l’Ecriture est faite pour la liturgie, pour le dialogue avec Dieu dans sa Parole et dans son Esprit**

La liturgie est l'expression de la foi : on croit comme on prie. On a vu que le point de départ de la rédaction des livres saints était lié à la célébration de l’Alliance. La célébration décrite dans Nehémie 8 indique parfaitement ce double mouvement, qui est par la suite celui de toutes les assemblées synagogales ou ecclésiales. Nous voici dans le cadre liturgique qui est le lieu normal de la proclamation de la Parole. Ainsi les Ecritures Saintes ne sont pas destinée d’abord à la méditation privée mais au culte du Dieu vivant. Elle a une valeur "dialogale" : elle permet d’attester publiquement les merveilles que Dieu a faites pour son peuple et d’exprimer l’accord des membres de ce peuple, qui reçoivent ses exigences et y adhèrent dans l’action de grâce. La présence des psaumes de David dans le recueil des livres inspirés manifeste le fait que la Parole de Dieu prend en charge la parole de l’homme qui se tourne vers Dieu. C’est tout le mouvement de l’Incarnation qui se trouve ainsi engagé.

Il faut de la docilité et de la liberté, de l’obéissance du cœur et de l'esprit et aussi un franc parler pour lire les Ecritures, comme elles ont été écrites et selon ce qu’elles ont voulu dire. Il faut prendre les lunettes du Saint Esprit. Vatican II insiste sur la fidélité de Dieu pour aborder la vérité des Ecritures. Dieu ne se contredit pas, même si parfois c’est difficile du fait de contextes différents, ou pour des raisons pédagogiques. « Vérité » et « tenir bon » (i.e. fidélité) sont le même mot en hébreu.

« Comprendre la révélation, le sens de l’Ecriture, demande qu’on la lise entre dans ces lignes. C’est dire qu’il faut y chercher, non une succession de concepts, mais l’approfondissement de vérités très simples et très riches données dès le principe et qui font l’unité de la Parole divine. Et ce qui nous permettra d’accéder à cette intelligence proprement religieuse des Ecritures, c’est une contemplation du grand dessein qui s’y déploie et de l’Unique dont le visage s’y découvre. » (Louis Bouyer – *La Bible et l’Evangile*)

« Pour que la « bonne nouvelle », c’est-à-dire l’Evangile, soit reçue, il y faut des cœurs préparés, des âmes qui soient des âmes de désir et dont le désir soit celui de l’Esprit. Cette préparation, c’est l’Ancien Testament qui la constitue. Ce désir, ce sont les Psaumes qui la traduisent. Ils sont donc bien la prière chrétienne, parce qu’ils sont la prière par laquelle l’Esprit nous a enseigné à demander précisément ce que le Père voulait nous donner par son Fils. » (Louis Bouyer – *La Bible et l’Evangile*)

L’Eglise reconnaît sa foi et sa prière dans les différents livres de l’Ecriture et celle-ci, en retour, devient la norme de sa foi et le creuset de sa prière. Il y a eu un Missel avant que ne soit constituée la Bible.

**Conclusion**

« L’Ecriture Sainte doit rester pour nous avant toute chose le lieu où nous trouvons la vérité chrétienne exprimée, non pas en fonction nécessités apologétiques ou dialectiques, mais en fonction du rapport vital, des relations personnelles que Dieu veut créer entre l’homme et lui-même. Mais, de telles relations, c’est le propre de la parole de les créer. Voilà pourquoi le titre de Parole de Dieu appartient en propre à l’Ecriture, encore qu’il puisse s’appliquer aussi à l’ensemble de la Tradition. La croyance première des juifs et des chrétiens, c’est que Dieu a parlé à l’homme, mieux qu’il ne cesse de lui parler, et avant tout par cet organe inspiré : l’Ecriture. » (Louis Bouyer – *La Bible et l’Evangile*)

Saint Jérôme nous avertit : « L'ignorance des Ecritures est l'ignorance du Christ » (*In Isaiam*) et nous exhorte : « s'il y a quelque chose qui tienne l'homme sage en cette vie et le persuade, au milieu des souffrances et des tourments de ce monde, de garder l'égalité d'âme, j'estime que c'est en tout premier lieu la méditation et la science des Ecritures » (*in Ephesios*).

Les disciples d’Emmaüs l’ont vécu : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au dedans de nous, lorsqu'Il nous découvrait les Ecritures ? » (Lc 24,32) et c’est seulement instruits de la connaissance des Saintes Ecritures et pénétrés de cet amour envers elles que l'apostolat peut porter des fruits abondants.